

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 335 - Avril 2016 - 34^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

HOMMAGE À CHARLES PALANT	p.2
LE COURRIER DES LECTEURS	p.8
MONDE	
FRAGILES ESPOIRS EN SYRIE	A.Gresh p.3
FRANCE	
FAUT-IL CRIMINALISER L'ANTISÉMITISME	N.Mokobodzki p.3
HISTOIRE / MÉMOIRE	
I. GAUCHE ALLEMANDE ET TRIOMPHE DU NAZISME : UN JUGEMENT POLICIER FRANÇAIS	RENS.GÉNÉRAUX p.7
MARTIN LUTHER ET LES JUIFS	F.MATHIEU p.4
LÉON LANDINI ET LE DEVOIR D'AVENIR	NM p.2
ENTRETIENS AVEC	
MAURICE CLING : 2015 – UNE ANNÉE MÉMORIELLE	C.BASSI-LEDERMAN p.6
BORIS TASILITZKY : V. COMMENT RENOUER AVEC LES VALEURS DE L'ÉMANCIPATION HUMAINE ?	H.AMBLARD p.5
CULTURE	
LIVRES « L'ESPRIT DE RÉSISTANCE » DE JANKÉLÉVITCH	J.LEWKOWICZ p.2
« LE CIMETIÈRE DE PRAGUE » ET « LA POUPEE DE KAFKA » lus par G.-G. LEMAIRE p.8
THÉÂTRE	
ANNE DELBÉE DANS LA PEAU DE SON RACINE	S.ENDEWELT p.4
CINÉMA	
Mobilité étoilée	L.LAUFER p.7
VIVRE	B. COURRAUD p.7
LE BILLET D'HUMEUR	
LA GAUCHE	M.CLING p.5

ATTENTAT CONTRE LE CODE DU TRAVAIL Mobilisation populaire !

Aux ordres du patronat, le gouvernement tourne le dos une fois de plus aux promesses de 2012. Il poursuit le démantèlement du programme des "jours heureux" élaboré en 1945 par le Conseil de la Résistance Nationale et nous prépare des jours malheureux... Après les organisations syndicales, ce sont les manifestants qui ont massivement rejeté la honteuse loi El Khomri. Les quelques modifications du projet opérées sous la pression populaire n'empêchent pas cette opposition de se manifester :



près d'un million trois cent mille personnes ont déjà signé la pétition : "Loi travail : non, merci !"

Le succès spectaculaire de la manifestation du 31 mars, la mobilisation remarquable de la jeunesse confirment l'opposition massive et résolue à un projet de loi indigne. ■ 31 mars

Les combattants de l'Organisation Juive de Combat ont permis l'insurrection du Ghetto de Varsovie, contre les forces nazies, du 19 avril au 16 mai 1943. "Nous ne voulons pas sauver notre vie. Personne ne sortira vivant d'ici. Nous voulons sauver la dignité humaine", affirmait Arie Wilner.

L'UJRE vous invite à la célébration annuelle de cette insurrection le Samedi 21 mai 2016.

BERNARD FREDERICK

HORREUR ET DÉSHONNEUR

Editorial

Puisque on nous l'affirme « nous sommes en guerre », on comprend que l'on mobilise. Les forces de l'ordre sont renforcées ; la troupe patrouille ; on embauche des vigiles – c'est le seul secteur où l'on embauche d'ailleurs ! -. Bref on assure notre sécurité. Fort bien. Mais on mobilise aussi les médias. Là, on s'interroge.

Avec les chaînes d'« information » continue (les guillemets sont de l'auteur), ce n'est plus jour après jour mais heure après heure que se déversent les mots clés de la « guerre » : islamiste ; radicalisé ; attentat ou même « attentat déjoué » ; perquisition ; interpellation... Les polémiques souvent peu ragoûtantes alternent avec les témoignages de rescapés. Les journaux télévisés sont aujourd'hui entièrement consacrés à la « chose ». Pour le reste quelques secondes. Les crimes de Daech en Irak – 200 morts début mars - et en Syrie, c'est loin. La loi « travail » et l'insurrection qu'elle suscite, bof !

C'est la guerre, on vous dit. Alors on parle de la guerre. Ça fait quand même plus d'audience que les manifestations de lycéens et d'étudiants, même quand des policiers se distraient de leur tâche sécuritaire en envoyant au tapis des jeunes gens.

Un qui se plaît ainsi en chef de guerre, c'est le Premier ministre, Manuel Valls. Il occupe la scène sans discontinuer. Las, il ne fait pas toujours attention à son texte. Invité d'Europe 1, le 23 mars, il affirmait la main sur le cœur : « Nous avons fermé les yeux partout en Europe et en France sur la progression des idées extrémistes du salafisme ». Dix-sept jours plus tôt, le 6 mars, François Hollande, en personne, décorait de la Légion d'honneur Mohammed ben Nayef, prince héritier d'Arabie saoudite, le grand arrière de l'État Islamique, grand pourvoyeur de massacres de civils au Yémen et d'exécutions capitales dans son propre pays.

Dans une guerre, puisqu'on nous dit que « nous sommes en guerre », on se cherche des alliés, non ? Ce sont qui les alliés de la France ? L'Arabie saoudite ? Le Qatar ? Erdogan que l'Europe presse de garder les réfugiés chez lui – et peu importe dans quelles conditions – au prix du silence de cette même Europe sur les massacres de Kurdes en Turquie et au-delà de ses frontières, et de quelques millions d'euros ?

La guerre ? Mais là-bas, au Proche-Orient, qui la fait ? Où étaient les Rafales pendant la bataille pour la libération de Palmyre, le mois dernier ? On n'allait quand même pas aider Assad et ... les Russes. Non, valait mieux décorer de la plus haute distinction française un prince saoudien...

D'un côté l'horreur, à Bruxelles, à Paris, à Bagdad, à Damas, en Tunisie, à Istanbul, au Mali ... D'un autre le déshonneur, dans un salon de l'Élysée.

« Oh Barbara, Quelle connerie la guerre ! » ■

HOMMAGES

CHARLES PALANT

“SOYEZ FIERS D’ÊTRE DES HOMMES”

Louis Cortot, compagnon de la Libération, président de l'ANACR [29 février 2016] : (...) Avec sa disparition s'éteint une grande voix de la Résistance et de la Déportation, porteuse jusqu'à son dernier souffle des valeurs humanistes, antiracistes, démocratiques, antifascistes qui inspirèrent le combat des femmes et des hommes qui se levèrent il y a trois quarts de siècle contre l'oppression et la barbarie ; barbarie dont lui-même et les siens furent victimes en étant déportés à Auschwitz, où furent assassinés sa mère et sa jeune sœur. Ce combat qu'il avait entamé dès l'avant-guerre, il le poursuivra au retour de déportation toute sa vie, avec le souci de transmettre, génération après génération, non seulement la mémoire des événements tragiques qu'il dut vivre, des crimes abominables qui les marquèrent, mais aussi la connaissance des raisons profondes qui en furent la cause. Et ce, afin que le monde ne connaisse pas, en les répétant, de nouveaux drames. Adhérent de l'ANACR dès sa fondation et jusqu'à nos jours, c'est au mouvement antiraciste qu'il avait rejoint dans sa jeunesse qu'il consacra après-guerre l'essentiel de son engagement, au MNCR puis au MRAP, dont il fut l'un des fondateurs et pendant plus de deux décennies le principal animateur ; cet engagement exprimant le profond sentiment de fraternité qu'il éprouvait à l'égard de tous les peuples, quelle que soit la couleur de leur peau, leur langue ou leur religion. ... ■

Vanko-S. Rouda, fondateur du Comité International Rom (Romani Union) [2 mars 2016] : (...) Nous [le] connaissons depuis "toujours", que ce soit au MRAP, avec Albert Lévy, ou auprès des organisations de déportés. Dans les années de "fondation" (1959/1962), en France, de nos Comités Roms (affiliés au Comité International Rom, puis à Romani Union représentée aux Nations-Unies), il avait toujours été, à nos côtés, par sa présence, son action ou ses conseils dans notre lutte d'émancipation des tutelles administratives, sociales ou discriminatoires que notre petit peuple Rom subissait dans l'Hexagone ou dans certains pays européens. Son

amitié envers nous était profonde, désintéressée et d'une

loyauté à toute épreuve. Ses engagements étaient aussi les nôtres. Reçu dans nos familles, sa parole toujours juste et généreuse était respectée et écoutée. (...) Charles Palant avait admiré la création du drapeau international romani, aux couleurs du bleu du ciel et de la liberté et du vert de la Terre-Mère, timbrées du rouge de l'holocauste "oublié", de l'holocauste Rom (notre *Samudaripen* !), auprès de nos frères juifs. (...) **“Puisse son éternel combat se poursuivre”** ■

UJRE/PNM : Dans son livre de mémoires *Je crois au matin**, Charles Palant écrit : *“Nous grandissions avec l'idée naturelle que le fascisme était l'ennemi mortel”*. Il y évoque, entre autres, la naissance du Front Populaire, consécutive il ne faut pas l'oublier aux émeutes de 1934 : *“La mise en échec d'un putsch fasciste par l'union des forces populaires avait créé un grand enthousiasme... C'est l'époque où naquit dans les milieux juifs un grand journal antifasciste en yiddish : la Naïe Presse, la Presse Nouvelle.”* Sans oublier **Droit et Liberté**, titre que l'UJRE clandestine cédera après-guerre au MNCR qui deviendra le MRAP. Ce MRAP dont il sera cofondateur en 1949 et l'un de ses éminents dirigeants**, y poursuivant son engagement antiraciste. Engagements multiples : *“Je ne me rappelle pas quand je suis devenu communiste”* dit-il. *“Ce dont je me souvient, c'est que c'est à Buchenwald que j'ai adhéré au PCF”*. Pour notre part, nous ne nous rappelons pas quand il a adhéré à l'UJRE car il nous accompagne depuis toujours. Et lorsque l'UJRE et l'AACCE prépareront la création de l'association *Mémoire des Résistants Juifs de la MOI*, il en deviendra l'un des prestigieux parrains écrivant, sur son bulletin de parrainage : *“Je n'oublie pas que la rue de Paradis prolonge la rue de la Fidélité.”* Fidèle, il le fut dans toutes ses convictions. Fidèle et fier. Parlant au Plateau des Glières, il dit, magnifiquement : **“Soyez fiers d'être des hommes”**. Cette fierté que l'on veut parfois nous ôter, inséparable de la lutte pour la dignité. Affectueuses et fraternelles pensées à sa famille, à ses amis, à tous ses camarades". ■

* Charles Palant, *Je crois au matin*, Éd. Le Manuscrit, 2010, p. 70-71

** Un hommage organisé par le MRAP lui sera rendu le 20 mai à 18h. à la Mairie du 3^e arrondissement de Paris

LÉON LANDINI

ET LE DEVOIR D'AVENIR

La PNM a rendu compte* du livre de Léon Landini, président de l'Amicale Carnagole-Liberté des anciens FTP-MOI, *Réponse à Michel Onfray et autres textes sur la Résistance et l'engagement*. Il est important, en effet, de répondre à ces intellectuels soumis qui profèrent à longueur d'ondes qu'il n'y a pas eu de résistance. Entendu sur une chaîne du service public : *« Tenez, citez-moi deux artistes résistants »* ...

La Journée de la Résistance Nationale apportera le 27 mai un magnifique démenti à ces mensonges. Souvent d'ailleurs, l'on se contente de nier la Résistance communiste. Si l'UJRE et l'AACCE ont créé l'association pour la *Mémoire des Résistants Juifs de la MOI*, c'est bien parce qu'il était et reste impératif d'écrire l'histoire de cette résistance juive mais aussi communiste dans une période où le négationnisme n'est pas le fait de la seule droite et ne vise pas la seule réalité des camps d'extermination.

Or donc, quelques jours avant d'entrer dans sa 90^e année, Léon Landini, qui n'était encore que médaillé de la Résistance et officier de la Légion d'honneur s'est vu remettre à la mairie de Bagneux une décoration qui manquait à sa collection : la médaille d'or de l'Office Républicain des Mérites Civiques et Militaires. Elle honore celles et ceux qui se sont distingués dans leur lutte pour la liberté, l'égalité, la fraternité et la cause de la Paix. Et c'est bien pour son dévouement à ces idéaux que Léon Landini s'est vu distinguer, lui qui a tué une quarantaine de soldats allemands, réalisé une quarantaine de déraillements, détruit plus de trois cents véhicules sans parler de la destruction d'usines travaillant pour l'Allemagne.

Léon Landini, en proie à une violente émotion, a donné la parole à ces héroïnes et héros, ses camarades de combat qui ont subi les pires tortures – sans jamais parler –, la déportation, et donné leur vie pour l'idéal qu'ils partageaient avec lui.

Il a parlé avec simplicité, avec passion aussi, passionné qu'il est d'avenir. Car de son passé de combattant et de militant, il retient une ardente obligation : le *« devoir d'avenir »* : trois mots qui semblent évidents à les entendre mais qu'on entend trop rarement. Et de cela aussi, nous devons le remercier. Difficile alors de ne pas évoquer en l'écoutant le Chant des partisans : *« Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne... »*

Léon Landini a dénoncé cette tentative d'asservissement d'un pays qui se veut fier de ses vertus révolutionnaires, de ce pays, le nôtre, où l'on a pu ratifier le projet de Constitution européenne alors que la majorité du peuple l'avait rejeté, 16 millions de voix s'étant prononcées contre... Mêmes combats, autres armes. ■ NM

* PNM n° 330 (nov. 2015)

CARNET

Dernière minute

2 ANCIENS FTP-MOI

Nous apprenons avec infiniment de tristesse la disparition de Jacques Szmulewicz, dit Jacquot, et de Raymond Kojitski, dont nous venions de revoir au "14", avec émotion, le témoignage des motifs de son adhésion à la MOI, dans le documentaire *“Une jeunesse parisienne en Résistance”*. Nous reviendrons dans le prochain numéro sur le parcours de ces “étrangers”, immigrés juifs polonais, résistants de la première heure à l'occupation nazie au sein de la section juive de la MOI.

À leurs familles et leurs proches, nos condoléances attristées. ■

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, PNH
depuis 1982 : mensuelle en français, PNM
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Coordination

Bernard Frederick,
N. Mokobodzki, T. Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

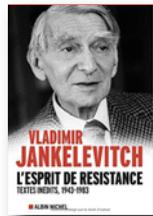
J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel



“L'ESPRIT DE RÉSISTANCE” DE VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

par Jacques Lewkowicz

Albin Michel a eu l'heureuse idée de publier un recueil de textes inédits de Jankélévitch sur l'esprit de Résistance*. L'ouvrage comporte trois chapitres précédés d'une introduction et suivis d'une postface sur *« les engagements politiques de Vladimir Jankélévitch »* qui énumère les organisations auxquelles le philosophe a participé : liste non exhaustive puisque n'y figure pas l'UJRE dont il fut pourtant coprésident. Il disait d'ailleurs, que la plus importante de nos quatre lettres, c'est le « R » de Résistance. Le lecteur pourra néanmoins y lire le discours prononcé par Jankélévitch à l'occasion du 20^e anniversaire de l'UJRE ainsi qu'un article paru dans la *Presse Nouvelle Hebdomadaire***.

La période couverte va de 1943 à 1983. Juif russe d'origine, Jankélévitch parlait, lisait et citait toutes les langues : le russe et le français, mais aussi l'allemand, le grec ou le latin. Bon sang ne peut mentir : son père avait traduit Freud, Hegel et Schelling. Il fut passionnément philosophe et musicologue. Ce philosophe était un moraliste. Par quoi l'on entend qu'il ne prêchait pas des systèmes mais philosophait pour vivre. Ce qui l'amena tout naturellement à entrer dans la Résistance. La guerre modifie radicalement sa vie, pour lui comme pour beaucoup d'autres : *« La guerre a coupé ma vie en deux. Il ne me reste rien de mon existence d'avant 1940, pas un livre, pas une photo, pas une lettre. »* Sévère avec Sartre, il rendra après guerre hommage aux universitaires qui ont résisté, notamment à l'Unesco où il citera *« ces jeunes résistants qui auraient été de brillants philosophes : François Cuzin, Jean Cavallès, Albert Lautman, Pierre Brossolette, Jacques Decour, Georges Papillon, Georges Politzer, Jacques Solomon, Valentin Feldman, Boris Vildé. »* Le génocide est pour lui imprescriptible. À contre-courant du mouvement pour une réconciliation franco-allemande, il maintient l'impossibilité de pardonner aux criminels nazis dont il observe qu'ils ne demandent pas pardon. *« Le pardon est mort dans les camps »*, écrit-il. Qui d'autre que les disparus et leurs familles pourrait pardonner ? Soutien indéfectible de l'existence d'Israël mais non de sa politique, Jankélévitch n'hésita ni à manifester devant l'ambassade d'Israël pour protester contre la guerre menée par Israël au Liban en 1982, ni à saluer l'initiative de Yasser Arafat lorsque celui-ci inscrivit la reconnaissance d'Israël dans la charte de l'OLP. ■

* Vladimir Jankélévitch, *L'esprit de Résistance, textes inédits, 1943-1983*, Albin Michel, Paris, 368 p., 22 €

** Vladimir Jankélévitch, *Ce qui est humain n'est pas l'oubli mais la mémoire, la vigilance et la fidélité...*, in PNH du 15 juin 1979.

NDLR (à réécouter) : <http://www.franceinter.fr/emission-la-marche-de-l-histoire-vladimir-jankélévitch-l-esprit-de-resistance>

FRAGILES ESPOIRS EN SYRIE

En quelques mois, la situation en Syrie a connu une évolution spectaculaire : le cessez-le-feu que certains dénonçaient comme un « leurre » a tenu bon ; les négociations sur la solution politique ont commencé en Suisse, même si elles restent pour l'instant indirectes, sous l'égide des Nations unies. Comment en est-on arrivé là ?

Après quatre ans de combats acharnés, la Syrie était devenue un champ de ruines. L'opposition était à l'offensive, mais certains groupes, notamment l'Organisation de l'État Islamique (OEI) et le Front Al-Nosra, affilié à Al-Qaïda, consolidaient leur présence. L'armée régulière était affaiblie, malgré une utilisation sans limites de la violence. Craignant un effondrement du régime, qui pourrait aboutir à un effondrement de l'État, la Russie décidait alors, à la fin de septembre 2015, d'intervenir militairement.

Après des difficultés initiales, la situation s'inversait et l'armée syrienne avançait vers Alep. Le bilan humain de cette campagne a été désastreux, mais les Russes ont obtenu les résultats qu'ils espéraient. Ils se sont imposés aux États-Unis comme un interlocuteur incontournable dans la crise,

surpassant le rôle des Iraniens. Ils ont consolidé le régime syrien et lui ont permis de se retrouver en meilleure posture dans les négociations à venir. Ils ont expérimenté leurs armes les plus modernes – entre autres, leurs chasseurs Su-35S, leurs chars T-90 et les missiles balistiques tirés de la mer Noire. Et le coût de cette campagne reste relativement limité – environ 3 milliards de dollars prévus pour l'année 2016 sur un budget militaire de 44 milliards.

La Russie a pu aussi installer une base militaire moderne à Latakiah, sa première base permanente dans la région depuis la fin de son alliance avec l'Égypte. Elle a enfin imposé à Damas de prendre en main la réorganisation de l'armée régulière, dont elle pense qu'elle doit être préservée à tout prix et fournir peut-être demain la colonne vertébrale de l'État syrien unitaire – on insiste ici que toute solution politique devra éviter les mesures prises par Washington en Irak après 2003 : dissolution de l'armée et du parti Baas.

Pourtant le triomphalisme n'est pas à l'ordre du jour à Moscou et les Russes ne semblent pas chercher un écrasement de l'opposition avec laquelle, au

moins dans certaines de ses composantes, elle maintient un dialogue. Pour confirmer qu'ils cherchaient vraiment un accord, ils ont décidé de retirer une partie de leurs troupes, ce qui a aidé à la relance des négociations de paix.

Les Russes ne veulent pas non plus s'enliser. Dès le 1^{er} octobre, dans sa déclaration devant le gouvernement pour expliquer son engagement en Syrie, Vladimir Poutine insistait : « *Nous n'avons aucune intention de nous impliquer profondément dans le conflit. (...) Nous continuerons notre soutien pour un temps limité et tant que l'armée syrienne poursuivra ses offensives anti-terroristes.* »

Tout le monde le reconnaît, l'avenir du cessez-le-feu dépendra des acteurs locaux. Et le temps n'est plus où les deux superpuissances pouvaient décider à la place de leurs alliés. Le régime d'Assad semble traîner des pieds et plusieurs incidents l'ont opposé à Moscou. Un incident récent illustre un climat parfois tendu entre les deux alliés. À la suite d'une déclaration d'Assad affirmant que son objectif était la reconquête de tout le territoire, Vitaly Churkin, représentant la Russie à l'ONU a riposté, le 18 février :

par **ALAIN GRESH***

« *Nous avons investi très sérieusement dans cette crise, politiquement, diplomatiquement et aussi militairement. Nous voudrions donc que le président Assad prenne cela en compte.* »

Si l'Arabie saoudite semble se rallier au cessez-le-feu et a poussé en ce sens l'opposition syrienne, la Turquie affiche ouvertement ses réticences. Elle demande notamment que le Parti de l'union démocratique (PYD) kurde soit désigné comme « *une organisation terroriste* », non concernée par le cessez-le-feu. Quant à l'Iran, il soutient l'arrêt des combats, mais semble vouloir préserver à tout prix Bachar Al-Assad.

Au lendemain du cessez-le-feu, le secrétaire d'État John Kerry a déclaré que si celui-ci échouait, il faudrait envisager « un plan B » dont il n'a pas précisé les contours. Pourtant, tout le monde le sait, si le cessez-le-feu échoue à déboucher sur un début de négociations, le seul plan B est l'escalade militaire. ■ 23 mars 2016

* Ancien rédacteur en chef du *Monde diplomatique*, directeur du journal en ligne OrientXXI.info



FRANCE

Le lundi 7 mars, lors du dîner annuel du *Crif*, le Premier ministre qui s'exprimait, en sa qualité de représentant du président de la République a, selon l'usage, évoqué les liens puissants qui unissent « *les Français juifs et la France* ». Nous préférons, traditionnellement, parler des juifs de France, mais cédon-lui la parole : « *Le Crif est une institution singulière. C'est une voix qui porte. C'est une conscience qui interpelle. Elle le doit d'abord à son histoire. Né de la Résistance, au milieu du malheur et de la trahison, le Crif exprime cette volonté si française de faire vivre, de faire briller les valeurs de la République.* »*

Loin de nous l'idée de contester l'ancre du *Crif* dans les valeurs de la Résistance. L'UJRE fut en effet, en 1943, cofondatrice du *Crif*. Rappelons cependant qu'il y a sept ans, en mars 2009, elle dut suspendre sa participation aux activités du *Crif* qui trahissait ces valeurs en refusant d'inviter les représentants de partis politiques qui, comme elle, défendent le principe si évident, si humain, de « *Deux peuples, deux États, une paix.* »

FAUT-IL CRIMINALISER L'ANTISIONISME ?

« *L'ostracisme que la direction du Crif manifeste à l'égard de partis démocratiques, écrivions-nous alors, risque d'être lourd de conséquences. Issue directement de la lutte antifasciste et de la Résistance, l'UJRE est fondée à en alerter les juifs de France* ».

En 2012, ce serait au tour de Théo Klein, président du *Crif* de 1983 à 1989, puis président d'honneur, d'écrire à son successeur, indigné par les attaques diffamatoires portées contre le journaliste Charles Enderlin : « *Peut-être votre politique est-elle grandiose, je crains qu'elle ne soit mortelle.* »

L'UJRE souhaitait, quant à elle, que le *Crif* renonce à lancer des « *anathèmes relevant d'autres temps pour retrouver son rôle et sa représentativité dans la société française* ». Une représentativité qu'il revendique d'autant plus haut qu'elle s'amenuise davantage : aujourd'hui, beaucoup s'accordent à considérer que le *Crif* ne représente guère plus de 10% des juifs de France. Beaucoup lui reprochent d'être devenu au fil des ans un lobby au service des intérêts non pas même de l'État israélien ou du peuple

israélien mais de la politique menée par le gouvernement israélien.

Or lors du banquet du 7 mars, le Premier ministre, parlant toujours au nom du président de la République, a relancé l'idée de criminaliser l'antisionisme au motif qu'il serait l'un des visages de l'antisémitisme.

« *Nous savons qu'il y a un antisémitisme ancien ou un antisémitisme nouveau. Il y a l'antisémitisme insupportable de l'extrême droite toujours présent mais on trouve aussi un antisémitisme à l'extrême gauche. Il y a l'antisémitisme des beaux quartiers, il y a aussi l'antisémitisme, dans les quartiers populaires, d'une jeunesse radicalisée. Et puis il y a la haine d'Israël, il y a l'antisémitisme et il y a l'antisionisme, c'est-à-dire tout simplement le synonyme de l'antisémitisme et de la haine d'Israël.* » *

Il est étrange de voir ainsi confondus dans une même énumération l'antisémitisme, toujours tragiquement actuel avec ses multiples facettes et que, fidèle aux valeurs de ses fondateurs, l'UJRE contribue à combattre, l'antisionisme, notion aussi difficile à définir que le sionisme lui-même et la haine d'Israël.

par **Nicole Mokobodzki**

Étrange, et dangereux comme le relève à juste titre la *Ligue des droits de l'homme*, qui n'hésite pas à traiter le Premier ministre de pyromane, dans un communiqué paru le lendemain** :

« *En se livrant à cet amalgame***, le Premier ministre emboîte le pas à tous ceux qui, du Crif à Benjamin Netanyahu, tentent de faire taire ceux et celles qui critiquent la politique du gouvernement israélien. Pire encore, il alimente de la pire manière qui soit l'idée selon laquelle soutenir les droits du peuple palestinien équivaudrait à délégitimer l'État d'Israël. La lutte contre l'antisémitisme, comme contre toutes les formes de racisme, exige des pouvoirs publics qu'ils s'abstiennent d'alimenter des discours mensongers qui ne peuvent qu'alimenter haines et conflits.* »

« *Si vis pacem, para pacem* », soit, en d'autres termes, « *Tu veux la paix? Prépare la paix !* » ■

* *Crif* La Newsletter quotidienne

** <http://www.ldh-france.org/premier-ministre-pyromane>

*** **NDLR** : celui entre antisionisme et antisémitisme

ANTISÉMITISME

MARTIN LUTHER ET LES JUIFS

par FRANÇOIS MATHIEU

L'Église évangélique d'Allemagne condamne enfin l'antijudaïsme dont s'inspirèrent les nazis.

En novembre 2015, le synode de l'Église Évangélique d'Allemagne (EKD) chargé de préparer le cinq centième anniversaire de la Réforme introduite par la publication le 31 octobre 1517 des quatre vingt quinze thèses fondatrices de Martin Luther légendairement placardées sur les portes de l'église de la Toussaint de Wittenberg, a condamné officiellement l'antijudaïsme théorisé et professé par celui-ci.

Les protestants allemands auront ainsi mis un demi millénaire pour mettre à jour et rejeter le côté sombre de celui qui, cependant, par sa traduction de la Bible en allemand, a donné un accès démocratique à cette somme littéraire, initié par là même une langue pour tous, et fixé les principes généraux de l'art moderne de la traduction. Ils auront aussi attendu soixante dix ans après la fin du judéocide nazi, pour désavouer enfin une doctrine qui a servi de bréviaire aux protestants nazis.

Ce n'est pas un hasard si Hitler, Goebbels et autres organisèrent les pogromes auxquels ils donnèrent le nom de « Nuit de cristal », en novembre 1938, dans la nuit qui précéda le jour anniversaire de la naissance du théologien (le 10 novembre 1483), et qui se soldèrent par la destruction de plus de deux cents synagogues et lieux de prière, de plusieurs milliers de magasins et entreprises, l'assassinat d'une centaine de Juifs et la déportation de près de trente mille autres.

Mis au ban du Saint-Empire romain germanique pour sa dénonciation de l'Église de Rome, mais protégé par le Prince électeur de Saxe, Luther avait pu se réfugier au château de la Wartburg près d'Eisenach, où il commença sa traduction de la Bible. C'est là que, plus de quatre siècles plus tard, les nazis installèrent en 1939 un « Institut de déjuvisation », l'« Institut pour la recherche (et l'élimination) de l'influence juive sur la vie religieuse allemande », qui exerça ses activités jusqu'en 1945. L'Ancien Testament disparut. Dans l'église Saint-Georges d'Eisenach, on enleva toutes les inscriptions qui le citaient. Une écrivaine réduisit les quatre Évangiles à un seul. Des théologiens affirmèrent que Marie et Joseph n'étaient pas juifs, ce à quoi nombre de pasteurs applaudirent des deux mains.

Le jeune Luther avait d'abord cru pouvoir être le grand convertisseur des Juifs. Dans *De ce que Jésus est né juif*, paru en 1523, encore tout occupé par son combat contre l'hégémonie romaine, il avait écrit : « Nous ne faisons que les traquer et les diffamer injustement [...] Si nous voulons les aider, il faut pratiquer envers eux non la loi du pape, mais celle de l'amour chrétien, les accueillir amicalement, les laisser briguer un emploi et travailler avec nous afin qu'ils puissent se mêler à nous, entendre notre enseignement chrétien et voir notre vie chrétienne. »

Vingt ans plus tard, en raison de son échec à les convertir, le ton changea comme l'atteste *Des Juifs et de leurs mensonges**, un pamphlet d'une extrême densité, dont nous disposons aujourd'hui pour la première fois en France, grâce à la méticuleuse traduction de Johannes Honigmann, introduite et très documentée par l'universitaire Pierre Savy. Entretemps, Luther était devenu l'ennemi mortel des Juifs. Il écrivit : « Qu'allons-nous pouvoir faire, nous, chrétiens, de ce peuple rejeté, damné, des Juifs ? Nous ne pouvons le souffrir, puisqu'ils sont chez nous et que nous avons connaissance de tous leurs mensonges et blasphèmes et de toutes leurs malédictions, afin de ne pas devenir complices de tous leurs mensonges, blasphèmes et malédictions. » Et Luther de donner son « conseil honnête », un programme que les nazis n'eurent qu'à recopier – et mettre en œuvre :

- *Premièrement, qu'on incendie leurs synagogues et qu'on recouvre de terre et ensevelisse ce qui refuse de brûler, afin que plus personne n'en voie la moindre trace de toute éternité. [...]*
- *Deuxièmement, qu'on abatte et qu'on rase leurs maisons de la même façon, car ils y pratiquent exactement la même chose que dans leurs synagogues. On n'aura qu'à les regrouper ensuite sous un toit ou dans une étable, comme les Tsiganes. [...]*
- *Troisièmement, qu'on leur confisque tous*

les livres de prière et tous les exemplaires du Talmud [...].

- *Quatrièmement, qu'on interdise à leurs rabbins, sous peine de mort, de continuer à enseigner [...].*

- *Cinquièmement, qu'on interdise aux Juifs la libre circulation [...].*

- *Sixièmement, qu'on leur interdise l'usure et qu'on leur confisque toute monnaie et tous bijoux en argent et en or [...]: tout ce qu'ils ont, ils nous l'ont volé et dérobé par leur usure, étant donné qu'ils ne subsistent par aucun autre moyen. »*

Dans son sermon du 15 juillet 1546 prononcé trois jours avant sa mort, Luther lançait un appel aux souverains pour qu'ils chassent les Juifs de leurs territoires. En 1543, le prince électeur de Saxe avait déjà suivi ses conseils : « Aucun Juif ni Juive n'est autorisé à vivre, commercer, travailler, voyager dans le pays ou même le traverser. »

Dans une Allemagne où « le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde », il était grand temps qu'un synode de l'Église Évangélique d'Allemagne se démarque de cette prose et la dénonce. ■

* **Martin Luther**, *Des Juifs et de leurs mensonges* (1543), édition critique, traduit de l'allemand par Johannes Honigmann, introduction et notes de Pierre Savy, éd. Honoré Champion, Paris, 154 p., photographies, 39 €



Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

ANNE DELBÉE DANS LA PEAU DE SON RACINE

CULTURE

Une leçon magistrale de théâtre, de poésie, de prosodie, un regard sur l'histoire, les siècles qui se croisent, la vie et la passion amoureuse, la tragédie, sur la destinée d'un enfant orphelin de Port-Royal, et même sur notre futur du XXI^e siècle. Intelligent, vibrant, et magnifique.

Certains se souviennent de la *Phèdre* d'Anne Delbée, très XVII^e, très Port-Royal, montée à la Comédie-Française en 1995 dans des costumes somptueux de Christian Lacroix. Anne Delbée est une passionnée de Racine et de Claudel. Elle a écrit avec Jeanne Fayard *Une femme, Camille Claudel* dont est sorti un film. Il nous importe de dire qu'Anne Delbée est une femme engagée, d'autant que son spectacle actuel *Racine ou la leçon de Phèdre** est dédié à ceux qui savent dire « non », comme l'a fait Racine en son temps, face au jansénisme et au Roi Soleil. Son spectacle se termine ainsi : « Un jour viendra où l'on croira que le monde est mort. Alors le théâtre réinventera l'humanité ».



Seule en scène, cette grande tragédienne, l'une des dernières de cette trempe, habite prodigieusement ses personnages, grandit la scène de sa présence. Un décor minimaliste : une surface métallique tient lieu d'écran de projection (l'enfant, Rimbaud...), de miroir, de boomerang ; un micro, la robe de Phèdre.

Une femme entre dans la peau d'un homme, le grand Racine. Une comédienne fait vibrer pour nous la substance théâtrale, la vie, la passion amoureuse d'un auteur du XVII^e siècle qui a puisé son inspiration chez Euripide et d'autres auteurs grecs, et va, dévoilant le mystère de cette énigmatique Phèdre. Une metteuse en scène nous fait une fabuleuse et intelligente démonstration de diction, la façon dont on doit dire les vers de Racine avec une plongée sur une historicité, celle du XVII^e siècle, et un arrêt sur image du XXI^e siècle dans lequel ces vers, qui n'ont rien perdu de leur vérité, restent vibrants passionnément, prennent un air contemporain, amour tragique toujours. Elle les chante ces vers, elle les chante crooner, Rocky, blues, à la Bachelet. La vie du grand Racine traverse son siècle et le nôtre, se fait chair et théâtre. Anne Delbée, la poétesse, prosodie et versifie. La gestuelle légère et fine donne les signes, les indications de lectures. L'interprétation, la poésie, tout est une histoire de règles qui donnent le sens. L'érudite nous dessine des lignes de cheminements pour mieux comprendre, mieux sentir. Son Racine, sa Phèdre, son Andromaque, sa Bérénice, c'est une traversée de longue date, toute sa vie. Tout cela, elle nous l'of-

fre, amoureuxment, espièglement. Le poète maudit, illuminé, jeune Rimbaud, n'est pas bien loin.

Anne Delbée a une façon unique de parler et d'incarner Racine. Elle montre combien les vers de Racine tiennent de la partition, de la danse. Elle touche adolescents, adultes, nous éblouit, nous surprend, nous intéresse. C'est une vraie chance de voir ce spectacle, de recevoir une telle leçon de théâtre, un tel regard acéré sur Racine et son époque. « Faire entendre ce qui résonne en moi chez Racine », « transmettre ce savoir racinien » dit la comédienne. Et elle ajoute : « *Phèdre, c'est toute la vie de Racine qui se révèle : l'enfant, l'adolescent, l'amant, le mal aimé, l'ami privilégié du Roi Soleil et le solitaire* ». Un spectacle rare à ne surtout pas manquer. ■

* Écrit, joué et mis en scène par Anne Delbée. Théâtre de la Contrescarpe, 5 rue Blainville, Paris 5^e. Réservation 01 42 01 81 88. À partir du 10 avril, di.15h, ma 19h30 et du 1^{er} mai à fin juin mêmes dates + lu. 19h30. Si réservation via l'UJRE (mèl ou 01 47 70 62 16) : tarif lecteurs PNM et adhérents U.J.R.E = 12 € au lieu de 24 €

À VOIR

Transsibérien je suis*, autofiction de Philippe Fenwick : *Faut-il à tout prix réaliser ses rêves ?* De Brest à Vladivostok 2008/2016 - 1300 jours vers l'Extrême-Orient russe, sur les traces d'un homme qui n'est jamais parti. Une pièce intéressante, qui a un cachet particulier, dont l'imagination débordante est à l'image de l'âme russe. Les comédiens sont parfaits. A ne pas manquer.

* Au Théâtre national de Nice, du 27 au 30 avril et au Théâtre national de Marseille / La Criée à la friche La belle de mai, du 11 au 14 mai.

La Musica-La Musica deuxième* de Marguerite Duras, mis en scène par Anatoli Vassiliev. Le grand maître russe déchaîne les passions. Il y a ceux qui aiment très fort et les autres. Toujours est-il qu'il apporte un sang nouveau à la Comédie-Française et que le jeu des acteurs, la mise en scène et la scénographie sont renversantes. Vassiliev fait ressortir l'humanité et donne les trois versions d'un jeu psychologique, ludique, puis conceptuel. Ce spectacle ne manquera pas d'intéresser les gens épris de théâtre et les esprits curieux.

* Jusqu'au 30 avril au Théâtre du Vieux Colombier (Comédie-Française) – 21 Rue du Vieux Colombier, Paris 6^e

Entretien avec Boris Taslitzky

HISTOIRE

V. COMMENT RENOUER AVEC LES VALEURS DE L'ÉMANCIPATION HUMAINE ?

(suite PNM n° 334, «IV. Boris Taslitzky / Rencontre dans les années 90...»)

Je ne peux pas répondre. Exister. Être solidaires, c'est déjà une démarche révolutionnaire. En quoi rejoint-elle celle des vendeurs de « Macadam » ou « Réverbère » ? Avant-guerre, les chômeurs s'organisaient en Comités posant des questions revendicatives.

Les intellectuels sont le plus sûr des baromètres. Ceux que l'on entend aujourd'hui ne veulent pas réorganiser la société, ils veulent l'aménager. Le malheur est qu'ils le font sur le dos de la destruction de l'URSS. Il serait trop facile d'en accuser les seuls dirigeants. Ils y sont pour une part, mais ce pays s'est aussi effondré de l'intérieur.

Quant à nous, les communistes, tous autant que nous sommes, même si nous n'avons pas de sang sur les mains, nous y avons des cals pour avoir applaudi aux procès de Staline ! Nous avons cru sauver l'Union soviétique ; que les inculpés étaient des traîtres contre-révolutionnaires. S'ils n'étaient pas tous innocents, ce serait trop simple, beaucoup étaient des communistes.

Aujourd'hui, nous parlons avec du recul.

Ceux qui nous disaient le contraire de ce que nous croyions ne le faisaient pas forcément avec de bonnes raisons. **L'Histoire n'est pas, n'est jamais telle qu'on nous la présente.**

Je ne suis pas un homme politique mais un militant qui essaie d'avoir les yeux ouverts. J'essaie d'être un créateur sur ma toile. La création politique demande d'autres talents.

Quand j'ai des désaccords, au fond de moi, il y a profondément le désir d'être celui qui se trompe. Et quand je pense que, quand même, c'est moi qui ai raison, est-ce que ma raison est politique, c'est-à-dire organisationnelle ? ... Ce n'est pas sûr.

Nous avons tous plus ou moins le désir de faire un transfert de responsabilité à ceux qui en ont, paraît-il, le don. Je ne dis pas le métier. Depuis des années, nous disons : il faut écouter les gens. On l'a toujours fait tout en leur donnant des conseils, ce qui suppose un contact suffisant pour s'adresser à eux. Mais comment aurait-on construit ce grand Parti qui a existé un temps ? Aujourd'hui, on ne parle plus de

Révolution. Les Michel-Ange ne courent pas les rues, même si beaucoup travaillent à le devenir.

Est-ce que l'on connaît ses capacités ? La politique m'a toujours barbé. J'ai adhéré en me disant : « je vais m'emmerder » et ça n'a pas manqué. Je n'ai jamais eu envie d'aller coller des affiches, de distribuer des tracts. Je l'ai fait un bon tiers de ma vie par devoir. Croyez-vous que ça m'amusait, de faire le rapport de la semaine ? Or, j'ai connu des militants qui se passionnaient à l'idée de faire « un porte-à-porte ».

Moi qui suis un homme d'atelier, un rat de bibliothèque, je suis allé sur la place publique. J'ai pris des coups sur la gueule par devoir. Parce que je voulais que la société change ; que les gens soient meilleurs ; que naisse un homme nouveau qui prenne conscience de ses contradictions... Chacun d'entre nous est un nœud épouvantable !

J'ai beaucoup appliqué la « discipline volontairement consentie » alors que la discipline m'a toujours été profondément antipathique. N'oubliez pas que je me plaisais à moi-même quand pendant des années, j'allais vendre l'*Humanité* devant le Dôme et la Coupole où tous mes confrères venaient me trouver en me disant : « tu ne vois pas que tu te fais un mal de chien ? » Ils ne me considéraient plus comme un artiste, croyant que j'étais un politique ! Par contre, j'étais heureux devant mon chevalet.

Un jour, je l'ai dit à un dirigeant : - « la politique m'emmerde ». Il n'a pas compris : - « ...Toi ? »

Mais n'est-ce pas devant votre chevalet, que vous étiez un politique ?

Devant mon chevalet, j'essayais de dire ceci : au Luxembourg, il y a un jeune homme et une jeune femme qui se

regardent. Ils sont profondément amoureux et profondément heureux. Cela existe. Pendant qu'ils se regardent, on massacre des tas de gens, des tas de gens sont en prison, certains crèvent de faim et pendant ce temps, des jardiniers font pousser des fleurs admirables. L'homme a inventé la science. Il a inventé l'or... Tout cela en même temps ! Voilà ce que j'ai essayé de dire. Parmi tout ce que l'on peut dire de la réalité, c'est un millionième, mais je voulais le dire pour que ça aille mieux. C'est de la politique, mais quand j'achète un bifteque, j'en fais en m'insérant dans le système économique.

Dans notre jeunesse, nous posions une question, on nous répondait. Ensuite, nous avons eu l'occasion d'en poser tout au long de notre vie et j'en suis sûr, mon expérience ne vous sert à rien. La seule vraie expérience est celle que l'on éprouve sur ses propres épaules.

Je peux à mon tour raconter mon histoire aux jeunes. Je ne peux rien faire à leur place. Tout le monde dit que les valeurs se transmettent. Les chrétiens ajoutent qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César. Qu'est-ce qui est à César ? Le grand capital ! Oui, il faut le lui prendre ! En sachant qu'il a tous les moyens de ne pas se laisser faire et lui, il a tous les moyens de me faire crever. On ne peut donc mener cette lutte qu'avec le plus de gens possible. **Un espoir, ça s'organise. « Quand la ligne est tracée, l'organisation décide de tout ».** D'autres avaient dit avant Staline cet ABC de la politique. Il faut un élan, certes. Une générosité. Sans forme d'organisation révolutionnaire, il n'y a pas de Révolution.

Mais je n'oublie pas que les fascistes, et pas seulement eux, connaissent la leçon. ■

Propos recueillis par Hélène Amblard

LES MOTS POUR LE DIRE

« LA GAUCHE »



L'opposition gauche/droite traverse la vie politique française depuis des lustres. Elles sont présentées comme symétriques (y compris dans leurs contradictions internes), chacune étant flanquée, celle-là de son « extrême gauche », celle-ci de son « extrême droite » qu'est le Front National. Certains politiciens assèment même régulièrement qu'il n'y a plus ni gauche ni droite, brouillant les pistes, et dans certains cas justifiant ainsi leur reniement.

Mais qu'en est-il vraiment ? Face à ce tir de barrage permanent des « communicants » patentés de la pensée correcte, il convient d'abord de prendre du recul, de se méfier du langage piégé, à partir de l'analyse des termes employés afin de démasquer l'opération de conditionnement des esprits.

Le mot « gauche » nous en fournit un excellent exemple. En 1997, date de la victoire de la « gauche plurielle » aux élections municipales de Paris (PS, PCF, Écologistes, Chevènementistes, etc.), le concept était parfaitement clair, renvoyant à Jaurès, au Front Populaire, au CNR, à la Libération, etc. Dans cette gauche qui s'est divisée, on a insidieusement restreint le sens du mot au seul PS devenu fréquentable, incluant ses alliés écologistes éventuels très minoritaires. De telle sorte que le président Hollande « socialiste-libéral », son premier ministre et ses Macron, sont institués comme seuls porte-parole d'un courant traditionnellement progressiste, et parfois révolutionnaire, comme quand Léon Blum levait le poing en 1936. Par contrecoup le PCF, rejeté ipso facto de cette gauche officielle, est baptisé d'autorité d'« extrême gauche », malgré son histoire et récemment l'appellation du « Front de gauche » qu'il avait initié.

Or, on sait que dans la tradition du langage politique des partis conservateurs, les deux extrêmes sont renvoyés dos à dos comme excessifs, gauchistes, radicaux, extrémistes, voire jusqu'au-boutistes plus ou moins dangereux. Dans cette optique, seuls les « modérés » et les conservateurs centristes et divers représentent le bon sens, la raison, le juste milieu, la stabilité et la sécurité. Le schéma a la vie dure, qui se perpétue dans les esprits depuis plus d'un siècle et pèse lourdement au moment des choix électoraux. D'autant plus qu'avec l'apparition des groupes terroristes dits d'« extrême gauche » et d'« extrême droite », le mot « extrémiste » s'est encore plus coloré par amalgame. Le tour est joué : la mouvance PCF qualifiée d'« extrême gauche » relève ainsi du danger terroriste, des assassinats, de la barbarie, etc.

Le fait est d'autant plus grave que ce schéma peut séduire nombre de gens de bonne foi, tant le matraquage médiatique, le poids des personnalités politiques et la caution « scientifique » des « experts » concourent à présenter le schéma comme une évidence. Une fois enfermé dans cette bulle, le citoyen sera livré pieds et poings liés aux manipulations politiciennes étrangères à ses véritables intérêts. En témoigne actuellement la personnalisation intense de la vie politique française : à quelle sauce préférez-vous être mangé ? Fillon, Juppé, Sarkozy, Hollande, Valls ou Marine Le Pen ? Sans que jamais (ou si peu) ne soit évoqué le caractère anti-démocratique des institutions de la Vème République, encore aggravé par l'état d'urgence. On touche du doigt ici la profondeur de la crise qui, sous couvert d'une étiquette et d'un langage socialistes, voit un gouvernement présenté comme de gauche s'attaquer aux valeurs fondamentales de la République sociale. Tony Blair n'avait pas fait autre chose après Madame Thatcher. Et en France, que dire des leaders de la SFIO, puis du PS, de 1938 à nos jours ? ■ Maurice Cling

VIE DES ASSOCIATIONS

Ça s'est passé au « 14 »

« UNE JEUNESSE PARISIENNE EN RÉSISTANCE »



Le samedi 12 mars, l'UJRE eut le plaisir d'accueillir en ses locaux qui se révélèrent une fois de plus trop étroits, Mourad Laffitte et Laurence Karsznia venus présenter leur magnifique documentaire*, « *Une jeunesse parisienne en Résistance* », produit par Images contemporaines.

La projection eut lieu en présence des protagonistes : Robert Endewelt, Paulette Sarcey-Sliwka, Julien Lauprêtre, qui ont félicité les auteurs pour la qualité de leur travail et l'on sait combien ces témoins sont exigeants quand il s'agit d'établir les faits. D'autres déportés ou « enfants de » étaient également présents, à commencer par Pierre Krasucki qui participait au débat. Lequel fut d'autant plus nourri que le film était plus tonique.

S'il n'avait tenu qu'à nous, nous y serions encore, à débattre, à nous poser et à leur poser des questions. Nous avons été éblouis par la beauté et la densité des images. Telle image de grille en fer forgé est digne d'Eisenstein. Par la qualité et l'intelligence du montage. Impossible de s'ennuyer et pourtant, qui d'entre nous ne connaissait l'histoire qu'illustrait ce documentaire. Une intervenante a déclaré : « Depuis ma naissance je vois des films sur les juifs, sur la résistance, sur la déportation, or là, j'ai été saisie. » Résumant l'avis général de l'assistance, témoins compris, cette historienne a récusé le « culte du témoin », la dangereuse facilité de l'image choc qui suscite l'émotion au lieu de solliciter l'intelligence, dénoncé les expressions de « mémoire », « devoir de mémoire », parlant, pour sa part, d'exigence d'un travail de mémoire. « Je ne cultive pas la mémoire, je cherche à comprendre le passé pour mieux m'armer pour l'avenir. »

L'on ne peut que saluer l'enthousiasme et l'efficacité militante des auteurs. Reste à s'interroger : est-ce pour cela que ce film est exclu des circuits de distribution ? ■ NM

* Il est possible de se procurer le DVD du documentaire de Mourad Laffitte et Laurence Karsznia) à l'adresse suivante : <http://images-contemporaines.com/wp-content/uploads/2015/07/2-Bon-de-commande>

2015 – UNE ANNÉE MÉMORIELLE

La PNM s'est entretenue avec Maurice Cling, déporté à quinze ans, sur le bilan qu'il fait des nombreuses commémorations en 2015, de l'écrasement du nazisme à la libération des camps.

Ces cérémonies ont-elles revêtu un caractère particulier ?

Elles ont revêtu en France une importance considérable, car c'est sans doute la dernière fois qu'y participaient des survivants. Pour ma part, j'ai été plus sollicité que jamais dans notre pays, en Allemagne et même en Autriche.

Les commémorations, comme l'a dit un philosophe, nous renseignent plus sur ceux qui commémorent que sur les événements commémorés. Prenons par exemple le cas de la Première Guerre mondiale. On nous a parlé surtout de l'aspect militaire et de la souffrance des poilus, mais pratiquement jamais des causes. Parce qu'il dénonçait ses préparatifs, Jaurès a été assassiné. Il s'agissait en fait de se répartir les débouchés et les colonies. L'Allemagne vaincue va perdre son empire colonial au profit des vainqueurs. Si elle avait gagné, l'inverse se serait produit. Les responsabilités étaient équivalentes. On comprend que les morts allemands et français soient unis dans l'ossuaire de Douaumont. Car tous innocents ou tous coupables. C'est là qu'en 1984 Kohl et Mitterrand se recueillent pour marquer le 70^e anniversaire de la Première Guerre mondiale en se tenant par la main... En dehors de certaines analogies, il en va tout autrement de la Seconde Guerre mondiale. Cette fois, il y avait le nazisme, ses alliés et ses complices. C'est une guerre de valeurs et non de conquêtes. Civilisation contre barbarie. Le but est d'asservir les peuples au profit de la soit-disant « *race des Seigneurs* », d'exterminer les prétendues « *racés inférieures* » pour des raisons politiques, et non religieuses.

Votre point de vue sur les cérémonies de 2015 ?

Après l'Allemagne, la France a choisi le 27 janvier, anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz en 1945, pour célébrer la « *Journée de la mémoire de l'Holocauste et de la prévention des crimes contre l'humanité* ». Cette date a été ensuite adoptée au niveau européen, puis récemment par l'ONU. Ce n'est pas une raison pour n'y évoquer qu'Auschwitz et les juifs. *Holocauste* constitue comme *Shoah* une confiscation religieuse du génocide. L'employer comme symbole d'Auschwitz restreint un événement considérable et complexe qui concerne d'autres minorités et d'autres peuples. Et l'on va même jusqu'à écrire « libération » entre guillemets, alors qu'on ne les utilise pratiquement jamais pour celle des autres camps. Pourquoi omet-on de dire que Majdanek et Auschwitz ont été libérés par l'Armée rouge ? Comme dans le cas de Buchenwald, pourquoi dit-on si rarement que le camp a été libéré à l'approche des troupes américaines par les

déportés eux-mêmes organisés dans le cadre du Comité international de libération ?

Le dernier dimanche d'avril marque la *Journée nationale du souvenir des victimes de la Déportation*. Quand des résistants disent qu'ils ont été déportés, on leur répond fréquemment : « *Je ne savais pas que vous êtes juif* », alors que la journée est dédiée à l'ensemble des déportés, juifs ou non ! On tend dans les médias français à occulter abusivement la Résistance par rapport au génocide, alors que les deux événements sont complémentaires. Pour le compte des mêmes maîtres de Berlin, Klaus Barbie assassinait les uns et les autres (Jean Moulin et les enfants d'Izieu).

Le 8 mai commémore la reddition sans conditions en 1945 de l'armée hitlérienne, l'écrasement du nazisme par la grande coalition antifasciste (USA, GB, URSS et la France, in extremis). Le président Giscard l'avait supprimée. Elle a été rétablie par la gauche en 1981 mais on tente depuis lors d'en dénaturer le sens en la transformant en *Journée du souvenir et de la réconciliation en l'honneur des morts de la Seconde Guerre mondiale*... Le contenu est ainsi noyé dans la notion générale de « Mort pour la France ».

Le 27 mai a été institué en 2014 *Journée Nationale de la Résistance*, qui commémore la création en 1943 du CNR sous l'égide du Général De Gaulle. Mais à quoi bon si l'on évacue le programme du CNR ? Et pourquoi ne pas rappeler qu'à l'instar de Jean Moulin, qui a réussi à unir les divers mouvements de la Résistance, le communiste Marcel Paul et le colonel gaulliste Manhès, déjà unis à Buchenwald dans le « *Comité des intérêts français* » ont maintenu cette union lorsqu'en 1945 ils ont créé la FNDIRP* à leur retour ?

En 2015, quatre figures de la Résistance entrent au Panthéon. Mais pas un(e) seul(e) communiste, alors qu'à la Libération le PCF, premier parti de France, était présenté comme le « parti des fusillés ». Pourquoi pas Marie-Claude Vaillant-Couturier, déportée comme résistante à Auschwitz, qui témoigna devant le Tribunal de Nuremberg et fut vice-présidente de l'Assemblée Nationale ? Je note qu'il n'existe à Paris aucun monument dédié à la Résistance. L'enjeu, depuis la guerre froide, c'est pour certains, la diabolisation de l'Union Soviétique et du PCF.

Pour le 11 novembre, date de l'armistice de 1918, même procédé : on assiste au même phénomène de dénaturation. À Berlin, il existe une statue qui célèbre la souffrance des mères dont le fils soldat a été tué. La mère du bourreau et celle de la victime seraient ainsi unies dans une même souffrance ? Procédé

commode qui permet aux Allemands de déplorer, sans aucune analyse.

Aujourd'hui, la « réconciliation » est-elle entrée dans les esprits ?

Entre le bourreau et sa victime ? Cherchez l'enjeu, quand au Parlement européen Gollnisch, Cohn-Bendit, Lipietz, Cavada, Toubon, Mme Trautmann et Peillon, entre autres, proposent que le 23 août, date de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique, soit proclamée journée européenne de commémoration des victimes du stalinisme et du nazisme. On tait Stalingrad et les 25 millions de morts civils et militaires ; on tait la libération d'Auschwitz par l'Armée Rouge ; Staline est présenté comme le plus grand criminel de l'histoire. Il faut à tout prix éradiquer les idées révolutionnaires et masquer le rôle capital joué par l'URSS dans la libération de l'Europe. En RFA, on avait libéré nombre de criminels nazis après la guerre. Le schéma de la guerre froide (monde libre contre URSS) perdure aujourd'hui par l'amalgame entre l'Allemagne nazie et l'URSS. On ne peut en même temps attaquer cette dernière et ceux qui l'avaient agressée. Le général de Gaulle avait, lui, travaillé avec les communistes dans la Résistance et à la Libération. *Das Reich*, division SS blindée d'élite, envoyée en Normandie pour contrer le Débarquement, est arrivée après la bataille grâce à l'efficacité des attaques des résistants tout le long de son trajet. Son commandant, le général Lammerding, condamné à mort par contumace en France pour le massacre d'Oradour-sur-Glane, a fait carrière comme chef d'entreprise dans le bâtiment à Düsseldorf et est mort dans son lit sans avoir été inquiété. S'il y eut des centaines d'Oradour en Biélorussie, plus d'un million d'hommes, femmes et enfants assassinés rien qu'en Ukraine, juifs ou non, jamais on n'avait vu en France 400 femmes et enfants brûlés vifs dans une église ! En 2013, lors de la commémoration d'Oradour-sur-Glane, en présence du président allemand J. Gauck, François Hollande déclarait : « *Vous êtes la dignité de l'Allemagne d'aujourd'hui... L'amitié entre nos deux pays est un défi à l'histoire, un exemple pour le monde entier.* » Verser des larmes de crocodile à Oradour même, sur les lieux du crime de Lammerding est indécent. D'accord pour l'amitié entre nos deux pays, mais sur la base de la reconnaissance des crimes des nazis et de leurs complices.

70 ans après la fin de la guerre, y a-t-il une analyse des causes ?

Quelques exemples pour illustrer l'esquive de l'analyse historique. Les mensonges de la guerre froide ont occulté le

rôle des résistants français dans la libération du pays. On est persuadé que Paris a été libéré par les Américains. André Tollet, interné communiste, évadé du camp de Compiègne, président du Comité parisien de libération, est fort peu mentionné.

Le 1^{er} mai dernier, à Dachau, la chancelière allemande déclare : « *Les nazis haïssaient tout ce qui était différent* » et masque le fait que ce premier camp nazi avait été créé en 1933 comme tous les autres camps ensuite, pour interner les socialistes et communistes allemands, principaux opposants au nazisme.

Pour expliquer, on préfère dire « *le Mal* », ou « *l'Homme* », mais les résistants aussi étaient des hommes. Ces termes, empruntés au vocabulaire religieux, transposent ces crimes dans le domaine du sacré. Pour expliquer, on préfère dire « *l'idéologie raciste des nazis* » : c'est oublier qu'elle est justement l'instrument qu'ils ont créé pour parvenir à leurs fins dernières. On dit aussi « *la haine de l'Autre* » : quel Autre ? Il paraît qu'il faut « *enseigner la mémoire* », dire la vérité : mais quelle mémoire ? quelle vérité ? Certains psychanalystes vont même jusqu'à parler de « *pulsion de mort de l'Occident* » !

En 1945, l'émotion et la sidération devant les photos des charniers étaient compréhensibles. Soixante-dix ans après, n'est-il pas temps de faire une étude sereine des causes ?

Claude Lanzmann a joué un rôle très négatif dans la mémoire de la Déportation quand il a écrit qu'essayer de comprendre Auschwitz était obscène. Et dans son film « *Shoah* », il traite uniquement du comment et jamais du pourquoi. Devenu un des maîtres à penser de l'Establishment juif, il a popularisé le mot *Shoah* repris en France par les médias, avec l'idéologie sous-jacente : on ne doit pas essayer de comprendre.

Mais, qu'importe de savoir si l'on est arrivé là-bas en train ou à pied ? Ce qui m'importe, c'est de savoir qui a conçu le projet nazi du Reich de 1000 ans, quels sont les commanditaires, par exemple Krupp acquitté à Nuremberg, quelles sont les responsabilités internationales des démocraties occidentales, dont la France (traité de Versailles, politique d'Apaisement, accords de Munich, etc.) ? ■

Propos recueillis par
Claudie Bassi-Lederman
 8 février 2016

* FNDIRP : Fédération Nationale des Déportés, Internés et Résistants Patriotes

NDLR Maurice Cling, *Un enfant à Auschwitz*, préface de Yannis Thanassekos, nouvelle édition, Éd. de l'Atelier, 2015. Voir également la vidéo de Daniel Cling, *Il faudra raconter – 1939-1945*.

I. GAUCHE ALLEMANDE ET TRIOMPHE DU NAZISME : UN JUGEMENT POLICIER FRANÇAIS

(suite PNM n° 334, 2^e document illustrant l'article d'Annie-Lacroix-Riz, "Pourquoi le nazisme")

Extrait des archives de la Préfecture de police*, ce document de 1933 fourni à la *PNM* par Annie Lacroix-Riz à titre de complément à son article *Pourquoi le nazisme ?* paru dans la *PNM* n° 333, est compte tenu de sa longueur publié sur deux numéros. **Première partie :**

Rappelons pour mémoire l'animosité de l'appareil d'État policier envers le communisme.

« Le rôle et le sort des communistes et des socialistes allemands. »

L'effacement total des organisations marxistes allemandes en présence de l'hitlérisme triomphant est un fait sans précédent. Il n'est pas de dictature qui n'ait rencontré, au moins au moment de son établissement, quelques tentatives de résistance ou de réaction. Rien de pareil en Allemagne. Si des rencontres, parfois sanglantes, se produisaient couramment entre racistes et révolutionnaires de gauche – presque toujours communistes – lorsque le NSDAP était un parti d'opposition, ces rencontres ont radicalement cessé, dès que Hitler a eu pris le pouvoir. Pourtant, à ce moment, les partisans du nouveau Chancelier et ceux de ses alliés nationalistes ne représentaient guère plus de la moitié de la population du Reich. La partie pour les forces révolutionnaires, si elle était difficile, pouvait du moins être tentée, et il y avait en tout cas, après les appels de confiance faits à l'étranger par "l'Allemagne républicaine", l'honneur à sauver. On n'a rien fait, rien entrepris. Cette question n'a pas seulement un intérêt historique. Car l'on peut se demander ce qu'est devenue la masse, que les partis socialiste et communiste prétendaient encadrer ; quels sont les sentiments de cette masse après la carence ou la disparition des chefs. Mais il convient de distinguer entre socialistes et communistes. Constatons tout d'abord qu'aucun dirigeant du parti communiste ne s'est incliné

devant la révolution nationale. Tous sont en prison, en fuite ou se cachent. Ce sont des communistes surtout qui sont allés peupler les camps de concentration. Dans ces camps se trouveraient à l'heure actuelle 50 000 révolutionnaires. Parmi les chefs incarcérés citons :

- Ernst Thaelmann, leader du parti communiste
 - Ernst Torgler, chef de la fraction communiste au Reichstag [un des rarissimes futurs renégats, le KPD en ayant très peu compté, Annie Lacroix-Riz]
 - Willi Kasper, chef du groupe parlementaire au Landtag prussien
 - Ernst Scheller, Anton Jadasch, [Fritz] Selbmann, Willi Kunz, etc.
- D'autres ont cherché à gagner l'étranger. Leur conduite a été sévèrement jugée par la Troisième Internationale qui voit en eux des "déserteurs". Ceux qui se sont réfugiés en Russie ont reçu le conseil de retourner à leur poste et de continuer la lutte illégalement. D'autres ayant réussi à franchir les frontières occidentales du Reich ont été invités à rentrer en Allemagne. Ceux qui s'y sont refusés, ont été exclus du parti. Ainsi à la fin du mois d'avril, l'*Arbeiter Zeitung*, organe communiste de Sarrebruck, a publié l'avis ci-après : « Le district Bade-Palatinat nous demande de publier l'exclusion suivante : le député au Reichstag Bennedom-Kusel, installé depuis quelques semaines en Sarre et ayant reçu de la direction du district l'ordre de rentrer en Allemagne, n'a pas déferé à cette invitation. Il a été exclu du parti communiste allemand pour lâcheté devant l'ennemi de classe ».

Quelles tâches donc propose-t-on aux chefs restés à leur poste ? Les voici, telles qu'elles sont définies par le Comité exécutif de la Troisième Internationale :

- a) Développer les organisations illégales;
- b) Étendre le réseau de la presse illégale du parti;
- c) Noyauter au maximum les organisations des partis adverses;
- d) Agir principalement dans les usines.

Tout cela évidemment ne manque pas d'allure. Mais les résultats ne sont pas ce que de telles dispositions pourraient laisser croire. La nécessité où se trouvent les dirigeants restés à leur poste de se cacher et de travailler clandestinement réduit leur action à très peu de chose, et il est même douteux que leur travail puisse se prolonger longtemps en présence des recherches d'une police développée à l'extrême. Sans doute la presse communiste étrangère annonce-t-elle à grand fracas que les Services hitlériens ont saisi des exemplaires de journaux ou de brochures édités clandestinement, ce qui tendrait à démontrer qu'une abondante littérature révolutionnaire circule sous le manteau. Mais la plupart de ces saisies remontent aux premiers jours d'avril, et le dernier numéro de la *Rote Fahne* (journal du KPD) illégale est du 15 avril. S'il a été tiré, il est douteux qu'il ait été beaucoup plus répandu. On signale aussi que des manifestations d'usines ont eu lieu, mais les dernières sont du mois de mars. Certains "conseils d'exploitation" (*Betriebsraete*) enfin, composés d'éléments de gauche, auraient été réélus lors du dernier renouvellement, mais ce renouvellement a eu lieu il y a plus d'un

mois et aucune réaction ne s'est produite devant les mesures de police immédiatement prises contre les *Betriebsraete* dont il s'agit.

Au surplus, les chefs communistes ne peuvent dissimuler entièrement qu'une grande partie de leurs troupes les ont quittés ou sont découragées. Le militant Erich, l'un des dirigeants de la *Rote Gewerkschaft* (organisation syndicale rouge) écrit lui-même dans la *Rundschau*, bulletin maintenant édité à Bâle : « La *Rote Gewerkschaftsorganisation* [RGO] a extrêmement souffert de la terreur fasciste. Cette terreur a eu pour effet qu'une partie de nos camarades ont quitté nos drapeaux et que d'autres ont adopté une attitude absolument passive. »

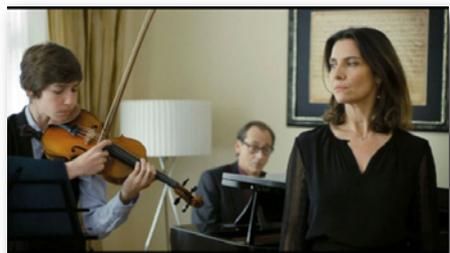
Si les communistes qui, répétons-le, ont fait preuve d'un cran incontestable jusqu'en mars dernier, en sont là, on s'imagine aisément jusqu'où sont allés les socialistes. Les communistes ont toujours reproché aux socialistes d'être animés d'un esprit petit-bourgeois et, dans un certain sens, conservateur. Rien n'est plus vrai. Après avoir cueilli sans dommage en 1918 les fruits d'une révolution arrivée à maturité, les socialistes allemands n'ont jamais su qu'édifier des constructions bureaucratiques, qui pouvaient faire illusion à l'étranger et dont la propagande de la Deuxième Internationale n'a pas manqué de se servir, mais qui, en réalité, étaient sans âme et parfaitement incapables de briser le cours des événements trop prévisibles. ■ ■ ■ (à suivre)

* Renseignements Généraux Sûreté nationale SN JC5. A. 4509, Paris, 18 mai 1933, F7 (fonds police générale), vol. 13430, Allemagne, janvier-juin 1933, Archives nationales, dactylographié, 7 p., in extenso, passage en italique souligné dans le texte.

La librairie LA BALUSTRADE* vous invite à rencontrer Annie Lacroix-Riz, le jeudi 12 mai à partir de 18h, à l'occasion de la parution de son dernier livre, *Les élites françaises entre 1940 et 1944 – de la collaboration avec l'Allemagne à l'alliance américaine. Pot de l'amitié.*
 * 25 rue d'Alsace Paris 10^e - Métro Gare du Nord ou Gare de l'Est (tel: 01 42 05 66 38).

LA CHRONIQUE Cinéma

de Raphaël Nadjari avec GÉRALDINE PAILHAS, LUC PICARD...



Dans cette fiction, le réalisateur fait vivre un groupe musical « *Les cantiques* » que dirige à Montréal l'exigeante mais sensible Hannah. Elle tente d'inscrire à leur répertoire la musique liturgique composée pour les synagogues au XIX^e et XX^e siècles et confie à Samuel, son ancien professeur de musique, la recherche à Bordeaux d'une partition rare. L'art musical du judaïsme espagnol et portugais et celui du rite ashkénaze, s'est, comme le *Requiem* de Mozart ou les deux *Kaddish* de Ravel, laïcisé.

Les musiques liturgiques d'Alkan (grand compositeur romantique et pianiste virtuose à l'égal de ses amis Liszt et Chopin) ou de Fernand Halphen (auteur de *Dis-moi, mobile étoile ?* qui donne son titre au film) appartiennent dorénavant au répertoire classique. Les partitions de musique des synagogues sont rares, d'autant qu'elles n'ont commencé à être notées en France qu'au début du XIX^e siècle.

« Mobile étoile »*

Le film se concentre sur la vie du groupe, ses difficultés à payer le loyer du studio de répétition, décrocher des subventions ou des concerts. Le groupe compte cinq artistes qui forment une sorte de famille recomposée : le mari d'Hannah l'accompagne au piano, son fils au violon, la jeune soprano Abigail les a rejoints ainsi qu'une danseuse chanteuse locataire d'un studio de travail voisin.

On retrouve, comme dans le *Cours étrange des choses* du même réalisateur, les tensions, les rapports de forces et de pouvoir qui naissent dans la famille ou le groupe.

Malgré de bons acteurs, le film est inégal : nombreuses longueurs mais quelques beaux moments. Et si Nadjari avait confié les personnages à de véritables musiciens, plutôt qu'à des acteurs jouant en *playback* ? Le défi technique – on le sait depuis l'admirable *Chronique d'Anna Magdalena* de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet (1968), où Gustav Leonhardt incarnait Bach –, aurait été autrement plus complexe, mais la cinématographie et les musiques interprétées auraient certainement gagné en vérité et intensité. ■ Laura Laufer

* Sortie le 27 avril 2016

« Vivere »

HISTOIRE D'UNE PASSION

Dans le cadre du *Cinéma du Réel*, Festival International de Films Documentaires qui s'est déroulé du 18 au 27 mars 2016 au Centre Georges Pompidou, festival d'une grande diversité et d'une grande richesse, nous avons retenu le film *Vivere* de Judith Abitbol* (Mention spéciale du jury des Bibliothèques).

Le film retrace la fin de la vie d'Ede, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Sa fille, Paola lui rend visite dans une vallée romagnole en Italie. Histoire d'une vie, histoire d'une passion entre la mère et la fille que la cinéaste Judith Abitbol filme pendant huit ans en témoin attentif, discret, avec l'œil toujours présent pour saisir les moments les plus forts de cette relation fusionnelle.

Simple en apparence, le film de Judith Abitbol porte en son centre ce qu'il y a en nous de plus intime et à vif. Il provoque des ondes de choc au profond de nous-mêmes. On peut dire que c'est l'histoire de l'amour entre une mère et sa fille, de l'attention extrême que la fille porte à sa « *Mamona* », comme elle l'appelle affectueusement. Mais ce qui se raconte, se noue et se dénoue dans cette relation va au-delà. À travers les multiples scènes au cours desquelles l'on observe, avec une cer-

taine appréhension, l'évolution inéluctable de la maladie d'Ede qui se dirige vers la mort, il y a la Vie, il y a VIVRE dans des instants que Judith Abitbol capte au plus près du réel, du quotidien, au fil du temps, avec une constance à la fois précise et précieuse, avec pudeur et tendresse, comme si toute la vie était dans cette captation du regard, de l'œil de la caméra, qui saisit les souffles, les vibrations, les fluctuations des sentiments.

On rit parfois, on sourit souvent dans ce film, on se sourit, on danse, on se prend dans les bras, on s'embrasse, c'est un amour qui fait chavirer et qui en même temps nous questionne sur nos propres rapports filiaux. Qu'en est-il de la transmission ? L'objet de transmission est-il ce livre d'images appartenant à Paola enfant qu'Ede va tenter de re-déchiffrer à son tour avec tant de plaisir ?

"*What we call the beginning is often the end. And to make an end is to make a beginning.*" [TS Eliot]

VIVERE - REVIV : retour aux commencements et recommencement. ■

Béatrice Courraud

« LA poupée de Kafka »

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Kafka est devenu un mythe littéraire au même titre que Proust. La plupart des grands écrivains du siècle dernier ont parlé de lui tels Canetti, I. B. Singer, Philip Roth, Bataille, Blanchot, Kundera, ou Nabokov. Il est aussi devenu un personnage de roman de plus en plus récurrent*.

D'aucuns s'en servent pour le titre de leurs romans, comme Haruki Murakami**. C'est devenu le « *sésame ouvre-toi* » de la littérature depuis *Le Royaume enchanté de l'amour* de son ami intime Max Brod***. Fabrice Colin, lui, non content d'utiliser le nom de Kafka dans le titre en fait l'un des personnages de son roman. Nous mettrons de côté ici l'histoire entre une jeune fille et son père, et tout ce qui tourne autour de ce roman familial.

Or donc Julie Spieler se rend à Berlin. Elle est absolument fascinée par une histoire qui s'est réellement déroulée dans le jardin public de Steglitz, le quartier de Kafka : celle d'une petite

filles, toute triste d'avoir perdu sa poupée et que Kafka déjà bien malade avait su reconforter en lui expliquant que sa poupée était partie en voyage, qu'elle reviendrait un jour ou l'autre et qu'elle allait lui écrire. Le lendemain, il revint au jardin avec une lettre de la poupée. Le jeu se poursuivait pendant quelque temps. Julie rencontre une vieille dame, Else Fetchtenberg, qui prétend avoir été cette petite fille. Mais si elle lui confirme l'affaire et lui montre une poupée semblable à la poupée égarée, elle ne veut pas lui montrer une des lettres qu'elle a conservées. La raison de ce refus ? Elle demeure absolument énigmatique. Une relation intense se noue entre les deux femmes et Julie espère toujours avoir le privilège de voir la missive écrite de la main de l'écrivain pragois.

Au gré de cette relation apparaissent les ombres néfastes de l'antisémitisme des nazis, des persécutions, des déportations, de la mort dans les chambres à gaz, évoquées presque en

filigrane. De fil en aiguille, Else finit par dire ce qui s'est vraiment passé : ce serait Dora Diamant, la compagne de Kafka, qui aurait apporté les lettres. Ce va-et-vient épistolaire aurait duré trois semaines. Quelle morale tirer de la refonte de cette anecdote touchante ? En fait une seule : que l'auteur du Procès fait rêver les auteurs qui aimeraient atteindre ce qu'il a accompli, et que lui-même a toujours regardé comme un échec ! ■

Fabrice Colin, *La Poupée de Kafka*, éd. Actes Sud, 272 p., 20 €

* Cf., du même auteur, l'article paru dans la *PNM* n° 323 (02/2015) et le dernier chapitre de son ouvrage, *Franz Kafka : una biografia* (Edizioni Lindau, Turin, 2013, Folio)

** Haruki Murakami, *Kafka sur le rivage*, Belfond, janvier 2006, 618 pages, 23 €

*** Max Brod, *Le royaume enchanté de l'amour*, publié en 1928, traduction française de M. Metzger, Viviane Hamy, en 1990, 19 €



COURRIER DES LECTEURS

Vladimir Issacovitch *A propos de l'article de Gérard-Georges Lemaire, "Enquête sur un massacre" [PNM 334 page 8]*

Cher Monsieur, j'ai beaucoup apprécié votre intéressant article. L'immense tribu des Kaplan d'Odessa, dont ma mère, Malvina Markovna Kaplan, qui a pu émigrer en 1926 avec son frère aîné et sa mère, a vécu les événements qui y sont évoqués. Cependant quand vous écrivez que « *de nombreuses personnes ont fui devant l'avancée des troupes allemandes dont de nombreux juifs* », il serait plus juste de dire qu'elles ont été « *évacuées* » par les autorités soviétiques. Les Kaplan d'Odessa se souviennent avec gratitude qu'en gare même d'Odessa, priorité absolue était donnée aux juifs pour monter à bord des trains en partance vers les Républiques asiatiques. « *Vam nada ranchié v'siekh v'poiezdié, bistro !* » répétaient les officiers en charge de l'embarquement. « *Vous devez monter avant tout le monde dans ce train, dépêchez-vous !* » Ces réfugiés reviendront à Odessa dès que la ville aura été reprise par l'Armée rouge. Mon grand-père Mark qui a refusé d'être évacué disparaîtra dans ce que le père Desbois décrira comme la « Shoah par balles ». Ce qui me gêne chez le bon Père, ce sont ses réflexions à propos de l'antisémitisme qu'il a pu rencontrer sur place lors de ses enquêtes. Il les attribue au fait, je cite de mémoire, que « *peu d'années nous séparent du régime soviétique* ». Peut-être pourrait-il se demander si la tradition de pensée de ses confrères des clergés uniate, orthodoxe, catholique, n'aurait pas plus de responsabilité dans ce nouvel antisémitisme. En toute amitié. ■

À propos de cette réaction, un ami de la rédaction, JA, témoigne :

Vers la fin des années 50, je travaillais chez un patron, dans un atelier de confection dont j'étais le seul ouvrier. Un jour, j'entendis une conversation entre sa femme et une personne de passage. Elle lui racontait comment, native de Bessarabie, elle avait pu survivre à l'avancée des nazis... Quand l'Armée rouge a quitté la Bessarabie, disait-elle, les soldats disaient à la population juive : « *Venez avec nous, les Allemands vont vous massacrer* ». Certains n'y ont pas cru, ils ont dit : « *C'est encore une propagande bolchevik* ». Ses parents ont hésité, mais se sont finalement décidés à partir. Elle avait alors 18 ans. Ensuite, pendant la guerre, elle s'est mariée en URSS où sa première

filles est née. Je ne sais pas par contre comment ils sont arrivés ensuite en France. J'imagine sans peine le sort de ceux qui sont restés sur place... ■

*En ce mois où l'on célèbre le Printemps des Poètes et où l'on commémore la mémoire de la Déportation, en cette année où le thème du Concours national de la Résistance et de la Déportation a pour thème "Résister par l'art et la littérature", la PNM vous propose ce courrier de l'association "Les familles et Amis des Déportés du convoi 73" * :*

"Au moment où l'on célèbre le 18^e « Printemps des poètes » consacré au « *XX^e siècle d'Apollinaire à Bonnefoy* », Mme Audrey Azoulay, ministre de la Culture et de la Communication, a écrit dans un éditorial d'ouverture : « *Traduction de l'indicible, la poésie est aussi un mode de présence au monde* » et « *La poésie est l'une des plus belles traces de l'existence humaine* ». Dans le cadre de cette manifestation, notre association souhaite faire connaître le dernier message de vie d'un déporté raflé à Périgueux et emporté dans le Convoi 73 parti de Drancy le 15 mai 1944, avec 878 hommes en direction de Kaunas (Lituanie) et de Tallinn (Estonie). Cet homme, interné au 9^e Fort de Kaunas, a pu laisser sur le mur d'une cellule son ultime trace de vie, par un clin d'œil à la poésie, en gravant ces quatre vers :

*Je me crus à Périgueux
L'as des gueux*

*Mais je me sens à Kaunas
Des gueux l'as.*

Ce graffiti, ainsi que d'autres, aujourd'hui disparus, avaient été relevés par M. Raymond Schmittlein, vice-président de l'Assemblée Nationale, lors de son passage au Fort 9 en 1961. Ils furent publiés en janvier 1963 dans « *Alerte* », un journal miraculeusement sauvé par l'un de nos adhérents et ayant permis d'éviter le néant à ces quatre vers, ultime signe d'une existence sauvagement interrompue." ■

UMBERTO ECO SUR LES TRACES DE L'ANTISÉMITISME

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

En 2010, Umberto Eco publiait un imposant roman intitulé *Le Cimetière de Prague**. Il a voulu créer une œuvre ouvertement inspirée des romans feuilletons d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue. Il en a adopté et la forme et le style. Il y relate l'histoire d'un homme, le capitaine piémontais Simon Simonini, qui est une sorte d'aventurier, entre agent secret et comploteur, un être ambigu qui semble jouer double jeu. Ses aventures nous font revivre la saga des *Mille* de Garibaldi, tout un pan de l'histoire du *Risorgimento* qui a conduit à l'unité de l'Italie, mais aussi d'autres événements qui concernent différents ordres religieux – surtout les jésuites –, les *carbonari*, les républicains de Mazzini, les francs-maçons, nous entraînant sur un rythme trépidant jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle dans un climat délétère de conspiration généralisée contre l'ordre établi.

Le roman est centré sur les juifs qui, malgré leur petit nombre, semblent être au cœur de tous les événements, comme s'ils en tiraient les ficelles. Lesdits Israélites sont l'objet de la quête insensée du héros qui ne cesse de voyager de Turin à Prague, en passant par Paris et Palerme. Un des personnages cite Dostoïevski qui, convaincu que les juifs ont juré la perte du monde chrétien, n'en a pas moins éprouvé de la compassion pour la diaspora. D'autres figures défilent : Wagner, Drumont – l'auteur de *La France juive*, le rédacteur de *La Libre Parole* –, les gradés de l'état-major fran-

çais qui font condamner le capitaine Dreyfus pour haute trahison. Bref, Eco finit par tisser en filigrane le récit de la montée en puissance d'un antisémitisme qui culmine avec le récit de l'affaire Dreyfus.

Le livre s'achève sur la rédaction des *Protocoles des sages de Sion*, dont la légende veut qu'ils aient été conçus par des rabbins réunis dans le vieux cimetière juif de Prague : instrument de propagande redoutable qui présente les juifs comme des êtres malfaisants et dangereux, des ennemis jurés de l'humanité. Avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'humour, avec une érudition titanesque, Eco parvient à démonter la façon dont s'est instaurée cette haine farouche qui a déferlé sur les communautés juives vivant en Occident et en Russie. La dimension ludique et donc légère de ce roman abracadabrant séduit sans doute le lecteur, par ses excès, ses invraisemblances, ses rebondissements, ses aberrations en tous genres.

Mais c'est précisément l'emploi de ces moyens propres à la fiction pure qui a sans doute permis à Eco de toucher le cœur et l'esprit de bien des lecteurs restés dans l'ignorance de ce moment historique qui a conduit à ce que l'on sait : la Solution finale. ■

* Umberto Eco, *Le Cimetière de Prague*, traduit en français par Jean-Noël Schifano, Grasset, 2011, 574 p. 23,35 €



* cf. *PNM* n° 239 (oct. 2006), inauguration stèle "Nous sommes 900 Français" au cimetière du Père-Lachaise